

## **G comme...**

lundi 14 décembre 2020, par [Paul Jeanzé](#)

### **Théophile Gautier (1811 - 1872)**

#### ***Premier sourire de printemps***

Tandis qu'à leurs œuvres perverses  
Les hommes courent haletants,  
Mars qui rit, malgré les averses,  
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,  
Sournoisement lorsque tout dort,  
Il repasse des collerettes  
Et cisèle des boutons-d'or.

Dans le verger et dans la vigne,  
Il s'en va, furtif perruquier,  
Avec une houpe de cygne,  
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ;  
Lui, descend au jardin désert  
Et lace les boutons de rose  
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges  
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,  
Il sème aux prés les perce-neige  
Et les violettes au bois.

Sur le cresson de la fontaine  
Où le cerf boit, l'oreille au guet,  
De sa main cachée il égrène  
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,  
Il met la fraise au teint vermeil,  
Et te tresse un chapeau de feuilles  
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,  
Et que son règne va finir,  
Au seuil d'avril tournant la tête,  
Il dit : « Printemps, tu peux venir ! »

---

## **Johann Wolfgang von Goethe (1749 - 1832)**

### ***Le roi des Aulnes***

Qui chevauche si tard à travers la nuit et le vent ?  
C'est le père avec son enfant.  
Il porte l'enfant dans ses bras,  
Il le tient ferme, il le réchauffe.

« Mon fils, pourquoi cette peur, pourquoi te cacher ainsi le visage ?  
Père, ne vois-tu pas le roi des Aulnes,  
Le roi des Aulnes, avec sa couronne et ses longs cheveux ?  
— Mon fils, c'est un brouillard qui traîne.

— Viens, cher enfant, viens avec moi !  
Nous jouerons ensemble à de si jolis jeux !  
Maintes fleurs émaillées brillent sur la rive ;  
Ma mère a maintes robes d'or.

— Mon père, mon père, et tu n'entends pas  
Ce que le roi des Aulnes doucement me promet ?  
— Sois tranquille, reste tranquille, mon enfant :  
C'est le vent qui murmure dans les feuilles sèches.

— Gentil enfant, veux-tu me suivre ?  
Mes filles auront grand soin de toi ;  
Mes filles mènent la danse nocturne.  
Elles te berceront, elles t'endormiront, à leur danse, à leur chant.

— Mon père, mon père, et ne vois-tu pas là-bas  
Les filles du roi des aulnes à cette place sombre ?  
— Mon fils, mon fils, je le vois bien :  
Ce sont les vieux saules qui paraissent grisâtres.

— Je t'aime, ta beauté me charme,  
Et, si tu ne veux pas céder, j'userai de violence.  
— Mon père, mon père, voilà qu'il me saisit !  
Le roi des aulnes m'a fait mal ! »

Le père frémit, il presse son cheval,  
Il tient dans ses bras l'enfant qui gémit ;  
Il arrive à sa maison avec peine, avec angoisse :  
L'enfant dans ses bras était mort.

***Adaptation par Jean Porchat (1861)***

## ***Erlenkönig***

Wer reitet so spät durch Nacht und Wind ?  
Es ist der Vater mit seinem Kind.  
Er hat den Knaben wohl in dem Arm,  
Er fasst ihn sicher, er hält ihn warm.

Mein Sohn, was birgst du so bang dein Gesicht ? -  
Siehst Vater, du den Erlkönig nicht !  
Den Erlenkönig mit Kron' und Schweif ? -  
Mein Sohn, es ist ein Nebelstreif. -

„Du liebes Kind, komm geh' mit mir !  
Gar schöne Spiele, spiel ich mit dir,  
Manch bunte Blumen sind an dem Strand,  
Meine Mutter hat manch gülden Gewand.“

Mein Vater, mein Vater, und hörest du nicht,  
Was Erlenkönig mir leise verspricht ? -  
Sei ruhig, bleibe ruhig, mein Kind,  
In dürren Blättern säuselt der Wind. -

„Willst feiner Knabe du mit mir geh'n ?  
Meine Töchter sollen dich warten schön,  
Meine Töchter führen den nächtlichen Reihn,  
Und wiegen und tanzen und singen dich ein.“ -

Mein Vater, mein Vater, und siehst du nicht dort  
Erlkönigs Töchter am düsteren Ort ? -  
Mein Sohn, mein Sohn, ich seh' es genau,  
Es scheinen die alten Weiden so grau. -

„Ich liebe dich, mich reizt deine schöne Gestalt,  
Und bist du nicht willig, so brauch ich Gewalt !“  
Mein Vater, mein Vater, jetzt fasst er mich an,  
Erlkönig hat mir ein Leids getan. -

Dem Vater grauset's, er reitet geschwind,  
Er hält in Armen das ächzende Kind,  
Erreicht den Hof mit Mühe und Not,  
In seinen Armen das Kind war tot.

---

## **Guy Goffette (1947 - )**

### ***La mer quand elle a fait son lit***

La mer quand elle a fait son lit sous la lune et les étoiles

et qu'elle veut sombrer tout à fait dans le sommeil ou dans l'extase  
la mer quand les poissons ont trouvé une autre route  
pour tirer la soie du cocon et gagner leur temps de paresse  
la mer quand plus rien ne la retient d'en faire à sa tête  
le contrat des Compagnies maritimes ni le traité des Eaux territoriales  
ni le cours du baril ni celui du dollar  
la mer enfin quand elle peut se ranger pour de bon et voyager incognito  
ne descend pas à l'hôtel comme on pourrait s'attendre  
de la part d'une personne de son importance, non  
car elle n'a rien à voir avec les chambres de hasard  
et peu lui importe que des princes y soient descendus  
la mer comme tout ce qui cherche mesure à sa soif ne descend pas, elle monte  
elle monte dans les trains à petite vitesse les derniers survivants de l'ère vagabonde  
à pratiquer le précepte bouddhique du voyage  
et qui vont de gare en gare abandonnées dans la bruyère pour le plaisir de quelques vaches  
elle monte dans les collines pour voir les toits d'ardoise et les tuiles  
et la lumière sur eux qui pêche à la ligne et le mouvement de la terre alertée  
elle monte aussi dans les chambres pour saluer les femmes  
qui savent aimer et dont le corps garde longtemps la chaleur des étreintes et là, s'arrête enfin et ses  
vagues l'une après l'autre se couchent dans leurs yeux  
alors les femmes se lèvent car il est l'heure du café dans la cuisine  
l'heure à nouveau d'affronter la houle des enfants et ces pensées en grand tumulte.  
qui vont viennent se brisent en éclats de verre et toujours ressuscitent comme cet oiseau inlassable  
au fond du noyer qui répète  
la même question — deux ou trois mots seulement — et le cœur est au large...

— Mère, que disais-tu déjà ?  
(J'ai vu bouger tes lèvres) et ces yeux, qui te les a changés ?

---

## **Charles Guérin (1873 - 1907)**

### ***J'ai croisé sur la route où je vais dans la vie***

J'ai croisé sur la route où je vais dans la vie  
La Mort qui cheminait avec la Volupté,  
L'une pour arme ayant sa faux inassouvie,  
L'autre, sa nudité.

Voyageur qui se traîne, ivre de lassitude,  
Cherchant en vain des yeux une borne où s'asseoir,  
Je me trouvais alors dans une solitude  
Aux approches du soir.

Tout à coup, comme à l'heure où le vent y circule,  
L'herbe haute a frémi sur le bord du fossé,  
Et, près de moi, sortant soudain du crépuscule,  
Les deux sœurs ont passé.

Poursuivant sans répit leur marche vagabonde,  
Des régions de l'ombre aux rives du matin  
Elles portaient ainsi leurs oeuvres par le monde,  
Servantes du Destin.

D'un sourire cruel m'ayant cloué sur place,  
Je les voyais déjà décroître à l'horizon  
Que j'éprouvais encor, plein de flamme et de glace,  
Un horrible frisson.

La dernière alouette a crié dans les chaumes ;  
Et j'ai repris, d'un œil craintif tâtant la nuit,  
Le chemin où, parmi les pas des deux fantômes,  
L'Inconnu me conduit.

---

## **Guillevic (1907 - 1997)**

### ***Prière***

Mon Dieu ! si plus tard un jour je suis faible,  
Si, perdant ma solitude aimée,  
Je cède à mon désir de gloire  
Et que de moi se détache ce qu'on appelle un livre,  
-Mon Dieu ! que ce ne soit pas un livre de vacances, un livre de plage :  
Un livre que des gens riches prennent pour passer le temps  
Ou être au courant,  
Mais qu'un jeune homme le soir en sa chambre solitaire  
Le lise avec toute son âme,  
Qu'ayant souffert tout le jour des gens trop bêtes  
Et de la vie trop rude,  
Blessé dans sa chair et dans son cœur,  
-Il me prenne, moi,  
Comme la coquille où l'on entend la mer,  
Pour le mener en la nuit heureuse  
Où vous l'attendez.  
Mon Dieu ! que ce jeune homme m'aime,  
Qu'il ait le désir de me serrer les mains,  
Qu'il m'appelle son ami,  
-Qu'en lui il y ait joie !